

Christiane Pasquier : le train de la passion

Raymond Bertin

Number 119 (2), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2006). Christiane Pasquier : le train de la passion. *Jeu*, (119), 148–153.

Christiane Pasquier : le train de la passion

Il faut l'avoir vue en Élisabeth effarée dans *les Reines* de Chaurette revisitées par Marleau¹ pour comprendre que cette comédienne, que nous savions excellente, atteint le sommet de son art. Une telle maîtrise, dans un emploi qu'on ne lui connaissait pas, de femme frisant la folie jusqu'au burlesque, tragique et drôle, solide et chancelante à la fois, avait de quoi ravir les amateurs. Bien sûr, elle a brillé dans des œuvres exigeantes sous la direction des Poissant (*le Scalpel du diable* de Jean-François Caron, *le Prince travesti* de Marivaux et *Bajazet* de Racine), Haentjens (*Électre* de Sophocle et *l'Éden Cinéma* de Duras), Pinal (*Andromaque* de Racine), Beaulne (*le Vrai Monde?* de Tremblay) et encore Marleau (*Roberto Zucco* de Koltès, *Lulu* de Wedekind et *le Petit Köchel* de Chaurette), mais ceux qui l'aiment ont trop peu d'occasions de l'applaudir.

Des débuts dans un hangar

Née à Québec d'un père dentiste et d'une mère « ménagère », Christiane Pasquier raconte que, déjà à l'école primaire, elle faisait des « récitations » : « J'étais avec un petit garçon trop gêné que je poussais pour prendre la place, déjà heureuse d'être sur scène ! Puis, préadolescente, je montais des spectacles dans le garage chez Couillard ! (*Rires.*) On avait le privilège d'aller à la campagne, l'été, et il y avait près de chez nous un hangar plein d'objets de toutes sortes, de meubles, de bouts de bois, un lieu de rangement avec une mezzanine dont je faisais une scène et je dirigeais mes petits camarades. » (*Rires.*) Déjà le goût de la mise en scène ? La comédienne, qui s'y est comisée avec bonheur à trois reprises ces dernières années², souhaite de tout cœur y revenir. « Je ne sais pas du tout d'où ça me venait, lance-t-elle, ça devait être l'instinct. Ma mère nous traînait au musée les dimanches après-midi, elle a donc attisé notre intérêt pour la peinture ; quant à mon père, c'était un excellent dentiste, mais il n'était pas passionné par son métier. Il n'y a rien de pire que de ne pas aimer ce qu'on fait. Il a commencé à être heureux à la retraite : il a écrit un livre sur les origines de la radio, sa vraie passion ! »

Inscrite à l'École nationale de théâtre – « Je n'osais pas en rêver mais j'en rêvais, et j'ai décidé que ce serait ça ! » –, elle y vivra, de 1967 à 1970, de difficiles années : « Je n'avais pas d'argent, j'habitais des chambres insupportables... avec des coquerelles, je déménageais la nuit pour ne pas payer mon loyer... Des horreurs ! Ah, ces

Christiane Pasquier (reine Élisabeth) dans *les Reines* de Normand Chaurette, mises en scène par Denis Marleau (UBU/CNA/Théâtre d'Aujourd'hui/Théâtre du Nord, 2005). Photo : Mathieu Girard.

1. Voir notre critique dans la section Relecture du présent numéro.

2. Christiane Pasquier a mis en scène *les Femmes savantes* de Molière au Trident, en 1998, puis *Credo* de Enzo Cormann et *Elle est là* de Nathalie Sarraute à l'Espace GO, en 2001 et en 2003.



années-là ! C'est dur, les années d'école, pour la plupart des gens, même si, financièrement, ils n'ont pas trop de problèmes : c'est des remises en question très fortes, ils sont confrontés sans arrêt ; c'est encore plus violent maintenant que ça l'était dans mon temps, j'en suis sûre. »

L'époque de la courtépinte

Dès sa sortie de l'École nationale de théâtre, elle commence à travailler, et les choses s'arrangent. « J'ai fait de la télévision rapidement, avec Paul Blouin, ce qui n'était pas mal, sans même avoir le temps de le désirer. C'est après que je me suis rendu compte que c'était important d'en faire – quand je n'en ai plus fait ! (*Rires.*) – pour les sous... » Puis, les années 70 amènent l'âge d'or de la création collective. « J'en ai fait, évidemment, dit-elle, mais c'est pas ce que j'ai fait de mieux. Moi, j'aspirais à un ailleurs, je regardais naturellement vers l'Europe, alors que c'était mal vu, ce n'était pas créatif mais colonisé : c'était l'époque de la courtépinte, du folklore ; tout ce qu'on pouvait mettre de folklore, de nationalisme dans nos demandes de subventions, il fallait le mettre, sinon il n'y avait pas de subventions ! »

Pour ses vrais débuts au théâtre en 1970, elle incarne la Mère Ubu de Jarry avec les Jeunes Comédiens du Théâtre du Nouveau Monde dirigés par Jean-Pierre Ronfard. Un metteur en scène qu'elle ne croisera pas beaucoup par la suite : « C'est peut-être de ma faute. Je n'étais pas assez aventurière, pas assez audacieuse, un peu chialeuse, petite-bourgeoise... Au début, je ne comprenais pas dans quel métier je m'embar-

quais : je m'attendais à jouer dans le velours rouge – c'est une image – et on jouait dans les gymnases d'écoles... à dix heures le matin ou en après-midi ; c'était du sport ! Si j'avais eu plus de maturité, de conscience, je serais peut-être embarquée dans ce côté aventurier de Ronfard. En même temps, moi j'ai un besoin de perfectionner, de fignoler, que lui n'avait pas. Mais on s'est toujours énormément respectés et il me manque beaucoup. Il nous manque à tous. »

Pas faite pour les classiques !

Cet appel de l'ailleurs européen, était-ce déjà un intérêt pour le répertoire classique ? « Non, même pas, lâche-t-elle ; c'est venu beaucoup plus tard, parce que les classiques, on m'avait clairement fait entendre – je ne vous dirai pas quel professeur m'avait dit ça – que je n'étais pas faite pour ça, qu'avec le nez que j'avais, ce n'était pas une chose à envisager que de jouer les classiques ! C'est fort, hein ! (Rires.) Je suis certaine que la personne qui m'a dit ça l'a dit comme une bagatelle, sans y penser. Et cela eu des conséquences désastreuses. Quand on sait la timidité qu'un jeune acteur peut avoir en abordant des textes de répertoire qui ont été joués par des milliers de personnes avant lui. Me faire dire ça par-dessus le marché, c'était assez pour y renoncer, et j'y ai renoncé. Jusqu'à ce que Jean-Luc Bastien – mon ange ! – me demande d'enseigner les classiques à Sainte-Thérèse. Je venais de faire un Marivaux, *le Prince travesti* (TNM, 1992), avec Claude Poissant. J'ai accepté tout de suite et j'ai commencé à m'intéresser de plus près aux classiques. »

Christiane Pasquier (la princesse de Barcelone) et Julie McClemens (Hortense) dans *le Prince travesti* de Marivaux, mis en scène par Claude Poissant (TNM, 1992).
Photo : Yves Renaud.

Une rencontre artistique qui marquera un tournant : « Poissant, c'est la lumière ! Avec lui, j'ai compris qu'il pouvait y avoir une amitié créatrice, claire, musclée, qu'on pouvait être heureux en travaillant au théâtre. Parce qu'avant, à part quelques exceptions – d'heureuses expériences avec Marie Laberge, Gilbert Lepage ou Albert Millaire –, c'était toujours un peu compliqué. J'étais bourrée de complexes », avoue-t-elle. Plusieurs séries télévisuelles où elle apprit à se sentir à l'aise dans des personnages développés sur une longue durée, et surtout trois ans de « décrochage » à Londres, à la fin des années 80, l'en auront délivrée en bonne partie.

Le plaisir de créer

« Après Londres, où j'avais vu beaucoup de théâtre, se souvient-elle, mon envie de jouer était tellement grande ! Ma compréhension de la langue, du rapport entre la bouche et la parole, entre la bouche et les sons était changée. Car j'avais suivi des cours d'anglais, et ce sont des cours de voix qu'on donne, non des cours de diction. J'ai compris beaucoup de choses par rapport au langage classique. Sans le savoir, car je n'avais pas entamé mes recherches, mon cheminement pour enseigner. Le plaisir de créer, à l'état brut, se révélait à moi. » Depuis dix ans, elle dirige des ateliers sur la tragédie





Christiane Pasquier
(la dame élégante) dans
Roberto Zucco de Koltès,
mis en scène par Denis
Marleau (UBU/NCT/FTA,
1993). Photo : Josée
Lambert.

classique, sur Corneille, Racine, Molière et Marivaux dans diverses institutions³ et sait gré à Lorraine Pintal de l'avoir accueillie en stage d'assistantat sur *Andromaque*, alors qu'elle y incarnait Pylade : « Elle m'a ouvert tous les arcanes de la création : la recherche, dès les premières réunions avec François Barbeau et Danièle Lévesque, la scénographe. J'ai trouvé ça très généreux de sa part, j'ai apprécié de suivre toutes les étapes de la production, et de l'intérieur et comme comédienne. »

S'amorce bientôt une fructueuse collaboration : « L'exigence de Marleau ! Il y a une telle quête d'absolu chez lui, il cherche mais ne sait pas quoi exactement ; c'est le principe de la recherche. C'était important de comprendre ça avec lui. Car on pouvait se blesser. Il était si malheureux quand il ne trouvait pas ou qu'il voyait que quelqu'un stagnait que ça paraissait dans les rapports. C'était le côté sombre ; le côté lumineux, c'est que, quand on trouvait, on jubilait ! On ne pouvait pas retourner en arrière. Maintenant, il a développé une confiance en lui et en les autres : le rapport est plus facile ; l'exigence est restée la même. » Après le mémorable *Roberto Zucco*⁴, il y eut *le Petit Köchel*, véritable partition musicale pour quatre voix, « quatre notes sur une même portée », dit celle qui fut heureuse de renouer, pour *les Reines*, avec ses compagnes d'alors, Louise Bombardier, Louise Laprade et Ginette Morin, auxquelles se joignaient Sophie Cattani et Béatrice Picard : « C'est un privilège de pouvoir travailler comme ça : se connaître, explorer les choses en profondeur, avec tout ce qu'on est. Et l'arrivée de Béatrice, ce n'était pas banal, ça ! C'est une énergie incroyable, une merveilleuse fonceuse ! »

3. Collège Lionel-Groux, ÉNT, UQÀM, formation continue UDA.

4. Voir le dossier dans *Jeu 69*, 1993.4.



Le Vrai Monde ? de Michel Tremblay, mis en scène par Martine Beaulne (Théâtre du Rideau Vert, 1999). Sur la photo : Christiane Pasquier et Henri Chassé. Photo : Pierre Desjardins.

Se tenir sur le fil

Quel défi particulier la reine Élisabeth posait-elle à la comédienne ? « Faire passer la langue, c'est ça le défi. Vous savez, dans mon parcours, j'ai trouvé important de faire *le Vrai Monde ?* avec Martine (Beaulne) ; je n'en avais jamais fait, du Tremblay, moi ! J'en ai beaucoup joué. Physiquement, c'est un langage qui demande énormément de discipline, presque autant que les alexandrins. Bien que différent, Chaurette offre aussi un véhicule particulier de la pensée et du sentiment, poétique et décapant. » De là, la maîtrise exigée des comédiennes : « Toujours, quand on joue, il faut la maîtrise. Dans *les Reines*, c'était peut-être plus évident parce que la langue est tellement à double sens, à cause de l'ironie et de la situation d'extrême danger, ce mélange de tragique et de burlesque. Élisabeth est au bord de la folie comme elle est au bord du précipice ; tout le monde là-dedans avait le vertige. »

Elle poursuit : « On revient toujours au fil : un personnage, ça n'existe pas ; c'est le fil qui existe. C'est un livre de Georges Banu sur Luc Bondy⁵ qui m'a fait réaliser ça. J'essaie de transmettre cette idée quand j'enseigne. On dit toujours qu'on cherche le personnage. Je veux bien, moi, qu'on cherche un personnage, mais à un moment donné, je suis tannée de l'entendre, celle-là ! C'est réplique après réplique que se construit l'entité, le personnage qu'on va jouer. Réplique après réplique, c'est la géographie ; à partir de cette géographie, on fait le parcours et ça donne le fil. Et c'est très étroit. Le fil est lié à quelque chose de très profond en nous, parfois de l'inconscient

5. Luc Bondy, *la Fête de l'instant*, dialogues avec Georges Banu, Arles, Actes Sud, coll. « Le Temps du théâtre », 1996.



collectif, et c'est ce qui fait qu'un acteur touche ou ne touche pas, à mon avis. Autant c'est étroit, autant c'est profond. »

Entre reine et *bag lady*

Parmi les personnages qu'elle a défendus, il y eut la vieille mère butée de *l'Éden Cinéma*, sous la direction de Brigitte Haentjens. « Une aventure fascinante chez Duras et au Vietnam, résume-t-elle. Le côté formel était intéressant : c'est une épure, cette pièce. Mon plaisir, ma quête, c'est d'aller à l'extrême limite de l'expression dans le dénuement, pour découvrir, ouvrir quelque chose qui semble fermé. J'aime explorer par le manque : la mère, dans son injustice, sa mauvaise foi – elle est admirable de mauvaise foi ! –, on finissait par la connaître, même si elle ne disait que quelques mots. » Elle qui a joué maintes reines et princesses retient aussi la Catherine de *Copies conformes*⁶ que lui confia Gilbert Lepage : « Cette rouée, cette égoïste dopée ou alcool – je ne sais plus ce qu'elle prenait... – m'avait fait un bien énorme ! Parce que ce n'était pas ce qu'on me proposait, des princesses. Bien sûr, j'ai adoré la reine de Chaurette parce qu'elle était décadente, mais des rôles comme ça, j'aimerais en faire à nouveau, et des *bag ladies*... »

L'Éden Cinéma de Marguerite Duras, mis en scène par Brigitte Haentjens (CNA/Sibyllines/FTA, 2003). Sur la photo : Christiane Pasquier, Pascal Contamine et Sonia Vigneault. Photo : Gilbert Duclos.

Passionnée par son métier malgré les accalmies non désirées, Christiane Pasquier sent le besoin de se commettre dans des projets artistiques, souffre de ne pas faire de mise en scène – « C'est tellement fascinant, les acteurs ! –, souhaite rejouer à la télévision –

« J'ai fait vingt-cinq ans de séries, quand même, et je sens que j'aurais autre chose à proposer⁷ ! » – et au cinéma, où on l'a très peu vue. Et continue de transmettre aux plus jeunes cette passion infaillible : « J'essaie de les faire monter dans le train et après, ça va de soi : on va vers le même but. » Celui du plaisir dans la plus lumineuse exigence. **J**



6. Traduction de *Secret Rapture* de David Hare (Théâtre Populaire du Québec, 1990).

7. Peu après cet entretien, Christiane Pasquier entrait en tournage pour une nouvelle série, *Sophie Paquin*, écrite par Richard Blaimert, où elle sera la mère « un peu folle » du personnage principal incarné par Suzanne Clément. Un retour à la télévision après dix ans d'absence.